

Sermons de rois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 43

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS 1904

en vente au Bureau
du Conteur (Imprimerie
Vincent), dans les li-
brairies, bibliothèques
de gares, kiosques de
journaux.

PRIX :
50 centimes.

AVIS. — Les nouveaux abonnés pour
l'année 1904 recevront **gratuitement** le
journal d'ici au 31 décembre prochain et
un exemplaire de l'*Almanach du Conteur*
(année 1903).

Réhabilitée.

La tour, prends garde (*bis*)
De te laisser abattre.

LA TOUR

Nous n'avons garde (*bis*)
De nous laisser abattre.

On n'a pas entonné cette bonne vieille chan-
son, il y a dix jours, lors de la remise à la ville
de Lausanne de la tour de l'Ale restaurée ;
elle eût été tout indiquée pourtant.

LE COLONEL ET LE CAPITAINE

Mon duc, mon prince, (*bis*)
Je viens à vos genoux.

LE DUC

Mon capitaine,

Mon colonel,

Que me demandez-vous ?

LE COLONEL ET LE CAPITAINE

Un de vos gardes (*bis*)

Pour abattre la tour.

LE DUC

Allez, mon garde, (*bis*)

Pour abattre la tour.

LE COLONEL, LE CAPITAINE ET LE GARDE

La tour, prends garde (*bis*)

De te laisser abattre.

LA TOUR

Nous n'avons garde (*bis*)

De nous laisser abattre.

Construite, suppose-t-on, entre 1210 et 1225,
la tour de l'Ale faisait partie des remparts du
faubourg du même nom. Ceux-ci ont disparu
depuis longtemps, avec les autres murailles
de la ville. De 1852 à 1870, l'ancienne tour de
défense servit d'abattoir des porcs. C'est là
qu'après chacune de ses exécutions, un facé-
tieux tueur de porcs, ôtant son bonnet et
se tournant vers les curieux, prononçait avec
gravité ces mots : « Les parents et les amis
peuvent se retirer. »

A partir de l'année 1888, la municipalité
loua le rez-de-chaussée de la tour, à raison
de 80 francs par an, à une marchande de

fruits, pour y serrer ses corbeilles et ses cais-
ses vides.

La passion des vieux mollons ne nous posé-
dait pas encore. Elle était même absente à
ce point, en 1875, qu'un membre du conseil
communal osa demander à la municipalité,
sans déchaîner une révolution, de voir s'il n'y
aurait pas lieu de saper l'édifice classé au-
jourd'hui au nombre des monuments histori-
ques. Bien plus, 116 habitants du quartier ap-
puyèrent chaudement cette idée.

La commission du conseil communal l'é-
pousa de même. La tour de l'Ale, disait-elle
dans son rapport, ne se distingue que par une
désolante régularité ; elle ressemble à toutes
les tours rondes. Au cours de la discussion,
un orateur émit l'avis que le souvenir de la
tour pourrait se perpétuer par la photogra-
phie. A quoi un autre conseiller répartit que
le portrait d'une personne aimée n'a jamais
produit le même effet que sa présence maté-
rielle.

Quinze ans s'écoulèrent sans que l'étude
demandée vit le jour. En 1890, les ennemis de
la tour livrent un nouvel assaut. Cette fois, ils
sont cinq cent quarante-et-un. Ils réclament la
démolition d' « un amas de molasse » qui nuit
à l'embellissement du quartier.

« Un amas de molasse ! Mais c'est au con-
traire une construction intéressante, qui donne
un cachet pittoresque à l'ensemble de la ville ! »
répliquent cent sept citoyens amoureux des
choses du passé. « Gardons notre tour et res-
taurons-la. »

Nouveau débat au conseil communal. La
pauvre tour s'entend traiter de « cylindre de
maçonnerie coiffé d'un très vilain toit », et
l'assemblée refuse de voter un centime pour
sa restauration.

Quatre ans se passent. « La tour est tou-
jours là, dominant deux rues de sa laideur ! »
lit-on dans une troisième pétition des habitants
du quartier. Et, dans une quatrième, ils re-
viennent à la charge : « Quand nous débarras-
sera-t-on de cette horreur ? » On allait l'abat-
tre. Emoi des historiens, des archéologues,
des peintres et des poètes. Ils convoquent une
assemblée populaire et y plaident avec tant de
chaleur la cause de la tour qu'ils retournent
comme un gant l'opinion publique, fondent
une société pour la restauration de l'édifice et
obtiennent des autorités, non seulement sa
grâce, mais encore sa réhabilitation.

Le revirement est si complet que les habi-
tants du quartier, adorant ce qu'ils allaient
brûler, deviennent dès lors les plus ardents
champions de ce qui, deux ou trois ans aupar-
avant, leur semblait une horreur. Un « Club
de la Tour » se constitue. Serrés autour de sa
bannière écarlate, ses membres jurent qu'ils
verseront jusqu'à la dernière goutte de leur
sang pour la défense du bien-aimé monu-
ment.

Nous n'avons garde
De nous laisser abattre.

Et voilà comment la tour de l'Ale est plus
solide que jamais. Ainsi que le disait un ora-
teur, elle ressemble à ces personnes condam-

nées par la Faculté et qui deviennent quasi
centenaires. Ceux qui l'édifièrent ne firent
rien pour l'embellir ; mais est-ce une raison
pour empêcher ses amis de l'aimer ?

« On rencontre, dit M. A de Molin, dans la
notice historique qu'il a consacrée à la tour de
l'Ale, on rencontre de par le monde des per-
sonnes qui sont très fières de leur noblesse et
font parade de l'antiquité de leur race. C'est
chez elles une faiblesse et une petitesse, puis-
qu'en somme elles n'y sont pour rien ; mais
il n'en est pas de même pour une ville, qui est
une collectivité. L'importance d'une cité dans
le monde ne se mesure pas au chiffre de ses
habitants et au nombre de ses industries. Il y
a un élément moral, fait de souvenirs histori-
ques, fait du renom des grands citoyens
qu'elle a produits et d'autres éléments maté-
riellement improductifs. Lausanne doit se sou-
venir qu'elle a été ville romaine, ville impé-
riale et épiscopale. Elle n'a le droit ni de renier
son passé, ni de déchirer ses parchemins. »

La tour, prends garde
De te laisser abattre.

LA TOUR

Nous n'avons garde
De nous laisser abattre.

Sermons de rois.

Nos journaux ont donné, il y a quelques
jours, le texte du sermon qu'adressa, diman-
che soir, Guillaume II, à ses fils, à l'occasion
de leur confirmation.

En cela, comme en bien d'autres choses
d'ailleurs, l'empereur d'Allemagne n'est pas
un novateur, tout imprévues que soient les
différentes manifestations de sa volonté.

Voici, comme pendant, le petit discours
que, le 6 avril 1790, Louis XVI adressa à sa
fille, la veille de sa première communion. La
France était alors en pleine révolution.

« Ma fille, vous me demandez ma bédic-
tion ; je vous la donne de tout mon cœur.
» Vous connaissez l'importance de l'acte que
» vous allez accomplir. N'oubliez jamais ce
» que vous devez à Dieu. Mon enfant, les
» grands principes de la religion doivent être
» la règle de votre conduite. Nous sommes
» plus étroitement obligés, pour l'exemple, à
» les mettre en pratique. Cette religion sainte
» est la seule consolation qui nous soit donnée
» dans nos malheurs. Vous êtes en âge, ma
» fille, de sentir nos peines : je ne vous en ai
» jamais parlé ; mais dans ce moment je crois
» pouvoir m'épancher avec vous. Nos peines
» sont cruelles ; mais elles m'affligent moins
» que celles qui désolent le royaume. Les prié-
» res de l'innocence doivent trouver grâce au-
» près du Ciel. Adressez-lui les vôtres avec la
» ferveur dont vous êtes capable, pour obte-
» nir la fin de nos malheurs, et surtout pour
» mon peuple, dont la situation, je vous le
» répète, déchire mon âme. »

« Les larmes du père et du monarque,
ajoute la chronique, coulaient pendant ce dis-

cours; et la reine l'interrompait par des sanglots.»

La découverte de l'Amérique.

Figurez-vous que dans le tout vieux temps, — oh, il y a terriblement longtemps de ça, monrière grand-père était pas encore fait, — on n'était pas capable de découvrir l'Amérique. Je ne sais pas ce qu'il y avait, s'ils ne connaissaient pas les bons chemins, ou quoi, tant y a que tous ceux qui avaient essayé de la découvrir s'étaient enremblés et avaient dû s'en revenir.

De beau savoir que vous avez entendu parler de Christophe Colomb, un bon paysan de par Villars-Mendraz, qui avait un puissant train de campagne: un très tout malin qui voyait courir la bise et pousser les intérêts à la banque, et qui n'avait pas besoin qu'on lui fasse signe avec un van, comme les gens de Buttes. Pour mener la baguette et trouver les sources, je vous réponds qu'il n'y en avait point à lui. Un soir, en revenant de la fruitière, il dit comme ça à sa femme: « Ça me fait pourtant bisquer qu'on puisse pas arriver à déguenaucher c'te poison d'Amérique. Veille-te voir si je m'y mets. Veux-tu parier que je te la leur découvre, moi! »

Voilà que bon, mon Colomb ne fait ni une ni deux, il télégraphie à son frère de venir le remplacer quelques jours pour gouverner, rapport à ce que sa femme ne savait pas traire, et puis il mode contre l'Espagne.

Il arrive le jour du Jeûne, juste comme le roi, — le Ferdinand, vous savez bien, — sortait de l'église, avec sa femme, l'Isabelle, une vieille racaude qui ne changeait de chemise que deux fois par année pour pas avoir des trop grosses lessives.

Mon Colomb se branque devant lui et il se lui fait comme ça, sans mâcher le papet:

— Dites-voi, on fait une patze, nous deux?

Le roi a d'abord été un tant soit peu ébaubi. Il le regarde un moment dans la crape des yeux, pour voir si c'était un homme à la bonne foi et s'il parlait à de bon, et puis il lui dit:

— Tout de même!... Et laquelle?

— Que me donnez-vous si je vous découvre l'Amérique?

— Aïe, mon té, c'te bourtiâ d'Amérique. Depuis le temps qu'elle me fait chevrer. Il n'y a pas moyen de la découvrir.

— Si fait bien pardine, que Colomb y dit comme ça, si vous voulez, je vous la découvre à la moitié... et puis vous paierez un verre par-dessus le marché,

Le roi était rien tant décidé, vu qu'il trouvait qu'ils avaient déjà assez de terres pour ce qu'ils en pouvaient travailler, mais l'Isabelle avait justement la brelaire de s'aguller sur son chapeau quelques plumes de perroquet pour aller à la bénichon de Madride, elle a poussé à la roue tant qu'elle a pu. Le roi a eu beau mettre les pieds contre la paroi, il a fallu qu'il baste. A la fin, ils ont été par-devant le notaire signer un papier comme quoi Christophe Colomb s'engageait à découvrir l'Amérique.

Après ça il s'est mis en train de se préparer. Il a commencé par amodier deux ou trois vieux vaisseaux à la compagnie de navigation; il te les a bien dégreubés, il les a mis goger vu qu'ils étaient tout écriillés. La Julie lui a envoyé, depuis Villars-Mendraz, une bonne hottée de pommes de terre impératores; il a acheté des boîtes de Chicago et quelques paquets de cigares Ormond pour passer le temps sur la mer; il a embauché quelques gaillards d'Ouchy qui étaient justement sur le trimard, rapport à ce qu'il y avait pas tant d'étrangers cette année-là, et puis hardi, via, il mode contre l'Amérique.

C'est pas pour dire, mais les premiers jours ça allait destra bien. Juste pour sortir du port il s'était levé un tant joli morgasson, et le tantôt il soufflait un bon petit bisotton. Il vous aurait fallu voir fuser ces vaisseaux!

Christophe Colomb s'était acheté une casquette de capitaine chez Chapuis (casquette), à la rue Centrale, et très tout le jour il se tenait sur le pont, appuyé à la baragne, pour banquer le vaisseau avec sa baguette.

C'est que, pour banquer un vaisseau sur la mer, il faut s'y connaître, et pour ce qui est de s'y connaître comme on dit de quelqu'un qu'il s'y connaît, eh bien, je vous garantis qu'il s'y connaissait, vu que sa sœur avait marié un nommé Jotterand de Bière, qui avait eu été camarade de lit au camp de 95 avec un gaillard de par la Vallée, qui était cousin rebrouillé d'un autre qui avait eu été au Poly... rave pour ces noms anglais... au Polytechnum fédéral, à Zurich.

Pendant ce temps les matelots se tenaient en bas sous la galerie, à jouer au binocle ou à lire des livres. Colomb leur z'avait acheté la *Guerre de septante* et la *Case de l'oncle Tom*, pour pas qu'ils aient trop le temps long.

C'étaient presque tous des bons garçons, de bonne commande; il y en avait pourtant deux ou trois qui valaient pas les quatre fers d'un chien: de ces gaillards qui ont toujours la langue levée pour rispouter et qui ont toujours quelque chose à mionner.

Voilà-t-il pas qu'au bout de quelques jours, ces brelurins qui s'embêtaient par là et qui auraient mieux aimé baluchonner sur le quai d'Ouchy, se mettent à gonfler la tête aux autres avec un tas de gandoises: qu'on trouverait pas plus l'Amérique que de baume, qu'on tomberait dans les enfers, et patin pata, si tellement, qu'à la fin ils sont tous venus les uns après les autres dire à Colomb qu'ils voulaient donner leur congé. L'un voulait revenir rapport à ce que son dernier gogeaît la coqueluche quand il était parti, un autre n'avait pas fini d'arracher ses pommes de terre; il y en avait même un qui avait l'ennui de sa bonne amie qui était cuisinière à Beau-Rivage. Bref, ils voulaient tous revenir. Pensez-voi si ça ennuyait Christophe Colomb, qui se figurait déjà comme sa femme et les autres gens allaient se moquer de lui, avec son Amérique, et comme il allait être à l'affront et à la langue du monde. A la fin, comme ses pirates ne voulaient pas baster, il leur a dit:

— Eh bien, écoutez-voi! On veut pourtant pas se niaiser entre Vaudois; on va pider encore pendant trois jours, et puis si on ne trouve pas l'Amérique, eh bien, pardine, je suis d'accord, on reviendra.

— Ça y est, que dirent les matelots, on te laisse trois jours, mais pas un foudre de plus. Arrange-toi.

Il vous aurait fallu voir alors ce pauvre Colomb se dépêcher d'arriver sur le pont, le matin, encore en pantet. Mais, ouah! il avait beau éscalabrer ses yeux de tous les côtés, pas plus d'Amérique que de beurre dans la soupe d'un pauvre homme. Tout de même, voilà qu'à la fin du troisième jour, le bouébe que Colomb avait fait grimper au haut du mât, lui crie:

— Dites-voi, regardez-voi de ce côté, on voit quelque chose; on dirait, pardine, que c'est le coq de l'église de Bullet.

C'était bel et bien l'Amérique! Quand ils ont été assez près, ils ont vu les sauvages qui les attendaient sur le quai. Et Colomb leur cria:

— Dites-voi, c'est bien ici l'Amérique, n'est-ce pas?

Et le chef répondit:

— Alors!... Et vous, vous seriez pas des fois Christophe Colomb, de Villars-Mendraz?

— Bien sûr.

Alors le chef se tourna vers les autres sauvages et leur dit:

— Ça y est, c'te fois, on est découvert. Et puis, il cria encore à Colomb:

— Ben, mon Colomb, tu dois avoir soif, depuis le temps qu'on l'attend; viens vite prendre trois verres au guillon!

PIERRE D'ANTAN.

Inconséquence.

Nombreux sont aujourd'hui les propriétaires qui ne veulent pas, dans leur maison, des ménages ayant des enfants.

Alors, pourquoi ces propriétaires exigent-ils encore de leurs locataires, selon l'antique formule, qu'ils usent des appartements qui leur sont loués, en *bon père de famille*?

Oh! ces enfants! — Deux petites-filles d'invalides font des pantouffles pour leur grand-père.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— C'est pas étonnant, répond la seconde; tu as de la chance, toi... ton grand-papa n'a qu'une jambe.

Chasse de deuil.

M. R... un enragé chasseur, a perdu sa femme il y a un mois; il en est inconsolable.

Un de ses amis vient lui proposer de se joindre à une partie de chasse organisée pour le lendemain.

— Mais, mon cher, y songes-tu, dans ma douleur.

— Je pensais justement que cela te distrairait un peu et te ferait du bien; mais n'en parlons plus. Allons, adieu.

Au moment où l'ami va passer la porte, le pauvre veuf l'arrête:

— C'est pour quelle heure, as-tu dit?

— Tu te décides, alors?

— ... Oui, oh! mais je ne tirerai pas.

Conseil d'ami. — A la sortie du théâtre.

— Dis donc, Charles, sais-tu quel serait mon rêve?

— Et quoi?

— Assister une fois à une pièce qu'on siffle.

— Sais-tu pas en faire une?

Gargantua.

Lai avai on iadzo on hommo qu'on lai desai Grandgousier. Ci lulu amavé à trinquâ, vu que l'irè dè per Lavaux, et que medzivè salâ.

Ci Grandgousier avai mariâ, quand s'étai cheintu dein l'adzo, onna luronne qu'on avai batsi Gargamelle, ne sé pas ào justo porquî: dein ti lè casses, lè on drôlo dè nom, qu'ein ditè-vo? Lo ménadzo n'allavè pas mau, et Grandgousier et sa fenna ne boudavont pas à l'aovradzo, ni lo dzor, ni la né, kâ l'ëtiont ti lè dou d'onna bouna constituchon. Lo résultat fut que Gargamelle l'eut on bio bouébo ào bet de quoquè temps. Lo pllie galè dè l'affère, c'est que l'avai portâ lo petiot onzè mai dein son veintro, dou mai de pllie que lè fennè dè noutron temps. Et l'è por cein que lo bouébo sé tràovâ gros et bin fotu.

Se vo ne volliâ pas mè craire, m'ein foto! mâ on hommo dè sorta crai adé cein qu'on lai dit et cein que pâo llièrè su lè papai. Salomon a de: « L'innocent croit toute parole » et saint Paul assebin: « La charité croit tout ». Vo me derâ: Mâ n'è jamé cein vu! Ni mè non pllie, et l'è justameint po cein que lo faut craire!

N'étâi pas pi frôu, que sè mè à bouèlà: « A baire! à baire! » (kâ cognessâi dza lo patois). Son père, que vouidavè justameint demi-pot